

Pierre Darmon

**Arnaques et névroses dans
le monde des lettres et des
arts sous l'Occupation
(1939-1945)**



(Texte inédit)

Librinova

Pierre Darmon

Arnaques et névroses
dans le monde des
lettres et des arts
sous l'Occupation
(1939-1945)

© Pierre Darmon, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-4665-8

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Introduction

Hitler, qui se voulait aussi protecteur des arts et des lettres et mécène des temps modernes, a prétendu faire de la France occupée la démonstration mondiale de sa sensibilité artistique. Lors de la Première Guerre et dans les années qui suivirent, lui-même et tous les Allemands avaient été marqués au rouge par l'image de Barbarie qu'on leur collait à la peau, image parfois justifiée, mais amplifiée par la propagande. En se faisant protecteur des arts, en faisant de Paris la capitale culturelle de l'Europe occupée, le führer comptait détruire cette légende et accréditer l'idée qu'il est possible de s'entendre avec le Reich comme entre gens de bonne compagnie.

À cet aspect psychologique de la question s'ajoutent des considérations stratégiques. Hitler ne perdra jamais l'espoir d'une entente avec l'Angleterre aryenne qu'il courtise et admire. À cette fin, il ira jusqu'à charger Coco Chanel, amie de Churchill, d'une mission extravagante de bons offices auprès du premier ministre. Ce fut un échec mais le projet politique n'était pas si fou qu'il en avait l'air. L'Allemagne avait de solides pôles de sympathie outre-Manche. On pouvait compter avec les Munichois (Chamberlain, Halifax, Henderson, Joseph Kennedy), avec une partie de la gentry (les Mitford) voire de la famille royale qui n'avait pas oublié ses attaches familiales avec la noblesse allemande. À quoi s'ajoute le poids de certains industriels qui voyaient dans l'Allemagne un partenaire économique sérieux et ceux, alors nombreux, qui préféraient le führer au communisme.

Hitler le sait, il va s'efforcer d'en jouer. D'autant qu'il possède une carte maîtresse : l'excellente solution politique qu'il se réserve de mettre en place après entente. Il dispose d'un premier ministre de bonne volonté, et pas n'importe lequel, Lloyd George, le Clémenceau anglais; d'un ministre de l'Intérieur à poigne, Oswald Mosley, sorte de Darnand à l'anglaise; d'un ministre des affaires étrangères compréhensif (Halifax ou Henderson) et surtout, d'un roi plus vrai que nature, le duc de Windsor qui redeviendrait Edouard VIII, sympathisant nazi qui, depuis ses exils dorés, opère de longue date un travail de sape, sinon d'espionnage, au profit de l'ennemi. L'image d'une Angleterre à la détermination d'airain s'est imposée comme une évidence avec la victoire des alliés, mais en 1940 cette image présentait des failles qui mirent l'Intelligence Service sur les dents et, sans la surhumaine volonté de Churchill, le pire aurait pu advenir.

En toile de fond du rêve anglais, quelle image exquise que celle d'un Hitler

protecteur des arts et des lettres pour s'attirer la sympathie d'une Angleterre à la sensibilité artistique si fine. Avec la défaite de la France, on a pu croire que les artistes dits "dégénérés", Picasso et Matisse en tête, courraient un grave danger. Hitler, et plus encore Goebbels, qui n'aimaient pas les intellectuels, sauf s'ils étaient de son bord, se sentait en consonance de tempérament avec les artistes peintres, sculpteurs et musiciens classiques ou pompiers et se flattait de laisser les autres en paix. Tous bénéficièrent d'une liberté totale pendant la durée de l'Occupation et purent se produire en public, peindre et exposer comme ils l'entendaient, ce qui n'aurait pas été possible outre Rhin.

Hitler lui-même, dessinateur dans sa jeunesse, se prenait pour un artiste de grand talent et il traînera toute sa vie comme un boulet son double échec au concours d'entrée à l'Ecole supérieure des Beaux-Arts de Vienne. Selon Laurence Bertrand-Dorléac¹, Il laisse aux archives de Vienne un fonds composé de 2000 aquarelles et plusieurs croquis architecturaux. Encore la plupart de ses oeuvres se seraient-elles égarées. Le jury de l'Académie des Beaux-arts l'aurait, certes, crédité d'un certain talent de dessinateur de monuments et lui aurait conseillé l'architecture tout en déplorant la froideur évidente de ses dessins. Dépit et vivant sa carrière dans sa tête (comme la guerre plus tard), il cachera toujours ses échecs à ses proches et leur fera croire qu'il suit avec succès ses études à l'Académie. Dans sa tête, Hitler n'a pas échoué, il a été victime de la nullité des membres du jury. Il le croit et le croira dur comme fer jusqu'à la fin. C'est à se demander s'il ne s'est pas estimé peintre de plus grand talent qu'homme politique, le métier de führer étant devenu son violon d'Ingres. Et comment ne pas s'empêcher de penser que cette carrière artistique incomprise préfigure l'échec de son grand dessein mondial qu'il attribuera à la nullité de ses généraux et à leur trahison supposée ? C'est le propre des dictateurs de vivre dans leur imaginaire et de faire retomber sur leur entourage la responsabilité de leurs échecs.

Artiste dans l'âme, Hitler était aussi passionné d'opéra wagnérien. Il vouait une adoration mystique à *Rienzi*, qui, selon ses amis de jeunesse, le faisait entrer en transes à chacune de ses représentations à l'Opéra de Vienne. Il vivait *Rienzi*, il était *Rienzi*, il restera *Rienzi*, ce personnage messianique auquel il s'est identifié dès l'âge de vingt ans. Dans sa tête, la Deuxième Guerre mondiale se déroulera d'ailleurs comme un opéra de Wagner. On le retrouvera dans les mêmes transes, l'œil rivé à la maquette de Germania, cette colossale capitale du Reich et du monde qui devait devenir l'image de sa grandeur de son talent artistique enfin reconnu et qui, elle aussi, n'aura jamais existé que dans sa tête.

Hitler, en secret, admirait Churchill. Comme lui, il était un géant de la politique. Comme lui il était artiste peintre. Dans ses rêves, il se voyait, une fois l'Angleterre et le monde conquis, lui offrant généreusement un cottage où le vieux lion pourrait se retirer pour se consacrer à son art. À défaut d'avoir réussi dans la carrière artistique, le fûhrer se voyait donc maître d'œuvre d'un grand dessein de domination mondiale et grand maître des arts et des lettres. À six semaines de la guerre contre la France, il ne rêvait pas d'entrer à Paris sur un cheval blanc escorté de généraux galonnés et médaillés, mais entouré d'artistes. « La France ne veut pas me comprendre, disait-il à son sculpteur préféré Arno Breker. J'ai tout fait pour lui donner la main. Elle me croit un peintre en bâtiment, un garçon coiffeur. Je ne veux pas qu'on casse Paris. Je ne veux pas que les Français cassent Paris. Je ne veux pas que les Anglais cassent Paris. C'est moi qui défendrai Paris. Je vous donne rendez-vous à Paris dans six semaines. Je n'y entrerai pas avec des généraux. J'y entrerai avec mes artistes² ». Et six semaines plus tard, Hitler fera une discrète incursion à Paris entouré de l'architecte Speer et du sculpteur Breker.

Après la visite de chacun des monuments, il fera un commentaire. À l'opéra, ce qui l'étonne, c'est la loge du président de la République. Elle est de profil. « En France, on doit entrer de face. De profil ! Voilà les démocrates. » Les Invalides, Il ne les oubliera jamais. En les quittant, il avait le visage ravagé, bouleversé. Il dit : « Je ne veux pas que mes artistes souffrent. Je veux qu'ils vivent heureux. Qu'ils soient des grands-ducs. » Au sculpteur Breker il offre tout, des maisons, des châteaux, des routes. Des ateliers desservis par un train (Le domaine de Jäckelsbruch, situé à soixante-dix kilomètres à l'est de Berlin). Dans les derniers jours du Troisième Reich, alors qu'il se terre dans son bunker, on voit Hitler encore rivé à la maquette de Germania dans une pièce dédiée et plus que jamais attaché à ses rêves de grandeur.

Dans Paris occupé, à la tête des départements artistiques et littéraires qui dépendent de la Propaganda Staffel, à l'ambassade d'Allemagne et à l'Institut allemand, les postes de commande seront occupés par des intellectuels francophiles et francophones qui se montreront pour la plupart (à l'exception du Dr Dietrich, sonderführer du cinéma très peu sympathique car sous la coupe de Goebbels), étrangement complaisants avec les gens du monde des arts et des lettres au point de s'attirer les mauvaises grâces de la Gestapo. C'est ainsi que, vis-à-vis du monde de la culture, se dessinent chez l'occupant, deux pôles contraires. D'un côté les francophiles "amis" des artistes français : l'ambassadeur d'Allemagne Abetz, Karl Epting, directeur de l'Institut culturel franco-allemand,

les sonderführer Heller, chef de la Schriftum – section lettres à la Propaganda – et Werner Lange, section peinture, sculpture musique. Ces "amis" francophiles semblent avoir le soutien de Göring et d'Hitler qui peut ainsi faire parade de sa vocation d'artiste jusque là refoulée. À l'inverse, Göbbels et Himmler cherchent à traiter les Français en colonisés et à rabaisser leur niveau culturel pour faire triompher en Europe l'art aryen. Entre amour de l'art, séduction et hostilité, on navigue à vue, les francophiles semblant l'emporter grâce à la "sensibilité" artistique d'Hitler. Soumission par la séduction ou arnaque ?

Comment écrivains et artistes réagirent-ils à cette trouble mansuétude ? Certains, se sentant flattés, comme Sacha Guitry ou Cocteau, sans tomber dans le piège de la collaboration, se compromettent par inconscience ou vanité. D'autres, au contraire, mettront leur plume ou leur talent au service de l'idéologie nazie, comme Drieu La Rochelle, Brasillach, Chardonne, Giono, Benoist-Méchin, Fraigneau, Thérive... De très rares, comme Jean Guéhenno, s'abstiendront d'écrire pour s'épargner l'humiliation d'avoir à se soumettre à la censure allemande, même si leur œuvre n'a rien de subversif; quelques-uns, enfin, s'afficheront comme rebelles à toute contrainte, même s'ils se tiennent à l'écart des passions partisans (Mauriac, Duhamel, Valéry). Le problème est moins épineux pour les peintres dont les toiles se prêtent à l'interprétation qu'on veut bien leur donner et il n'existe presque pas pour la musique.

Durant toute la période de l'Occupation, le monde des arts et des lettres s'est trouvé entraîné dans un tourbillon de passions. Les facteurs de déstabilisation sont nombreux: une idée ou une pensée, banale en soi, va se trouver amplifiée ou dénaturée à travers le prisme de l'art et de la subjectivité au point de prendre une signification, collaborationniste ou résistante, qu'elle n'avait pas à l'origine. À la faveur du changement et des places disponibles, on va voir remonter à la surface une foule de petits maîtres qui, gonflés d'orgueil, vont semer le trouble et la jalousie, facilitant le foisonnement des arnaques et des névroses avant de retomber dans le néant à l'heure de la Libération.

Personne ne pouvait s'imaginer pareille cacophonie lorsque, En ce 3 septembre 1939, le monde des lettres et des arts avait les yeux tournés vers Cannes où s'ouvrait le premier festival du cinéma.

Première partie
La Drôle de guerre et les débuts de l'Occupation

Chapitre I

1939-1940

Une culture en hibernation

Août 1939. Sur la Côte d'Azur, branle-bas de combat ! La grande affaire se passe à Cannes où le Premier Festival international du cinéma doit s'ouvrir le 3 septembre. Vers la mi-août, des touristes auréolés de gloire ont envahi les bords de la Méditerranée. Ils s'appellent Marlène Dietrich, Charles Boyer, Pola Negri, Gary Cooper, Douglas Fairbanks, Annabella. Comment se douteraient-ils qu'ils sont venus pour assister, en ce 3 septembre, jour fatidique de la déclaration de guerre, à l'inauguration d'un festival mort-né et au premier jour du conflit le plus meurtrier de l'histoire ?

N'existait à ce jour qu'un seul festival international du septième art, la Biennale de Venise, fondée en 1932 par le régime fasciste. Mais cette manifestation, d'essence artistique dans son principe, avait, un an plus tôt, sombré dans la dérive partisane en écartant *Quai des brumes*, de Marcel Carné, au profit de deux films à la gloire des régimes totalitaires : *Luciano Sera, pilote*, de Goffredo Alessandrini et Vittorio Mussolini, fils du Duce, et *Les Dieux du stade*, de Leni Riefenstahl, documentaire sur les jeux olympiques de 1936 à la gloire du nazisme. C'était plus qu'il n'en fallait pour hérissier de défiance les démocraties. Ainsi naquit, en France, l'idée inspirée par Jean Zay d'un festival dépouillé de toute arrière-pensée politique.

Cependant, à mille lieues d'un été qui sent la poudre, les étoiles du cinéma boivent à grands traits l'air et le soleil de la Côte. Marlène Dietrich est à Eden Roc et suit du regard sa fille Maria qui tournoie dans l'eau autour d'un certain John Kennedy, fringant jeune homme d'avenir de vingt-deux ans. « Quel été ce fut, soupirera-t-elle plus tard, nous ne nous doutions pas que ce serait le dernier³ ! »

Dalio, qui vient de toucher un cachet de 75000 francs pour sa participation *La Règle du jeu*, de Jean Renoir, est à Cannes. Il se partage entre le Carlton et le casino. « La seule guerre qui me mobilise pour le moment, écrira-t-il, c'est celle que je mène contre le casino. La chance est avec moi... Je gagne 300000 francs⁴. » Il n'est pas le seul. Pola Negri se souvient, à cette époque, que « les sommes d'argent qui changeaient de mains dans les casinos battirent tous les records, bien que le monde fût encore soumis à une dépression terrifiante⁵ ». À

Juan-les-Pins, deux danses font fureur : le boom à Daisy et le lamberth walk. Dans l'euphorie du moment, les prémices de la tragédie sont tournées en dérision par un chef d'orchestre et un saxophoniste déguisés en Hitler et Mussolini. Sur les côtes de Bretagne, un couple mythique se forge. Michèle Morgan et Jean Gabin, réunis pour le tournage de *Remorques*, de Jean Grémillon, tombent amoureux l'un de l'autre. Dans la nuit de l'Occupation, le souvenir de l'idylle fera battre les cœurs.

Dans toute la France, les salles obscures jouent à guichets fermés. L'affluence bat tous les records : 44 millions de spectateurs en juillet, 33 millions en août⁶. C'est mauvais signe : nombreux sont les Parisiens hantés par le spectre de la guerre qui ont préféré ne pas désertier la capitale. Mais la pléiade d'acteurs et la qualité des programmes proposés émoussent les angoisses. Une dizaine de films présentés en 1939 passeront à la postérité.

31 août 1939. Veille de l'entrée des Allemands en Pologne et de la mobilisation générale. Qui l'eut cru, ce soir-là, en voyant le ciel de Cannes étinceler de paillettes multicolores. « Emportant nos coupes de Champagne, se souvient Pola Negri, nous courûmes sur la terrasse pour voir s'embraser tout entier le front de mer, quand se déclencha un éblouissant feu d'artifice. » Soudain, lézardant le ciel, une succession d'éclairs et de furieuses déflagrations mettent fin aux festivités. Ce n'est pas le bouquet final, mais l'orage. La panique précipite la foule à l'abri⁷. Etrange prémonition !

Le lendemain, 1er septembre 1939, à Sarajevo, Princip tirait à bout portant sur l'archiduc François-Ferdinand d'Autriche et le monde s'embrasait. 1er septembre 1939, Princip ? François-Ferdinand ? Sarajevo ? Cela se passait à Romans où Max Ophüls donnait le dernier coup de manivelle d'une reconstitution historique intitulée *De Mayerling à Sarajevo*⁸. Deux jours plus tard, la France et l'Angleterre étaient en guerre.

Partout en France, la fréquentation des quelques salles obscures qui n'ont pas fermé malgré la mobilisation s'effondre. À Paris, de 44 millions et 33 millions de spectateurs en juillet et en août, elle tombe à 6 millions en septembre, avant que ne s'esquisse une timide reprise : 15 millions en octobre, 23 millions en novembre⁹. Aux conséquences de la guerre et de la mobilisation s'ajoute la pauvreté des programmes et l'absence de nouveautés en raison de la fermeture des studios. Les films en exclusivité ont déserté l'affiche tandis que la censure militaire achève de vider le répertoire de ses meilleures productions.

Pour les théâtres, c'est bien pis ! Plusieurs d'entre eux affichent relâche. Un